

Éléonore Bridge

OCTOBRE RAGE

Sous les rubans, la colère

Quand le cancer frappe, il n'y a ni héroïsme ni leçon, seulement la peur et la rage.

En juin, Éléonore sent une petite boule dans son sein gauche. Jeune quadra à l'hygiène de vie irréprochable, rien ne laisse alors présager le pire. C'est pourtant le début d'un été fait d'angoisse et d'attente.

De cette angoisse qui paralyse, qui relègue demain à un horizon incertain. De cette attente qui ronge, entre deux consultations, entre deux salles d'examen, en spectatrice impuissante d'un système hospitalier en souffrance.

Ce texte est le cri lucide d'une femme confrontée à la violence intime d'un cancer du sein. Il raconte une traversée où le corps devient champ de bataille. Loin des récits héroïques, l'autrice dévoile la vulnérabilité, la solitude et la colère face à une maladie dépolitisée et souvent maquillée en leçon de vie.

Portée par l'humour, l'amour de ses proches et une rage salvatrice, Éléonore Bridge transforme cette épreuve en parole brute, refusant le mensonge du « beau combat » pour affirmer une vérité plus nue : celle d'une humanité fragile, mais debout.

Depuis près de vingt ans, **Éléonore Bridge** partage son quotidien via Instagram et sa newsletter *Eleonore Bridge Woods*. Elle est également photographe, cheffe de projet et consultante en communication. Elle réédite aussi des œuvres anciennes via sa boutique en ligne *Les Vilaines Curiosités* et sévit sur le site *Ni jolie ni polie*.

18 euros

Prix TTC France

ISBN : 979-10-285-3867-5



Rayon : Témoignage

editionsleduc.com

LEDUC
société

OCTOBRE RAGE

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS!

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux!
Rendez-vous ici : **bit.ly/newsletterleduc**

Retrouvez-nous sur notre site **www.editionsleduc.com**
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable!

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40 % en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon!

Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Suivi éditorial : Marie Lavallée

Relecture-correction : Marie Piquet

Préparation de copie : Anne-Lise Martin

Design de couverture : Elisabeth Hébert

Mise en page : Ma petite FaB – Laurent Grolleau

© 2026 Leduc société, une marque des éditions Leduc

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 979-10-285-3867-5

Éléonore Bridge

OCTOBRE RAGE

Sous les rubans, la colère

LEDUC 
société

*Aux survivantes, aux chauves, aux balafrées,
aux amazones, aux indésirées, aux fières,
aux plus honteuses, à celles qu'on a larguées en plein enfer,
à celles qui ont tout perdu, à celles qui se sont relevées
plus fortes, plus fragiles, aux abusées,
aux guerrières, à celles qui ont pleuré,
morbé dans leur oreiller, hurlé dans leur sommeil,
qui se sont senties infantilisées, méprisées,
pas écoutées, délaissées, instrumentalisées...
Je vous dédie ce livre avec ma rage la plus folle.*

PRÉFACE

Octobre rage débute par un avertissement : ici, pas d'universalisme artificiel, pas de grande fiction sur « la femme cancéreuse héroïque ».

Il y a Éléonore, avec ses ami·es, son enfant, le père de son enfant, un compagnon qui se dérobe, son corps et sa poitrine.

Une histoire située, prise dans un monde structuré par des normes hétérosexuelles, patriarcales, capitalistes et blanches.

Dans ce monde donné, certaines positions offrent plus de privilèges que d'autres, et Éléonore ne dissimule pas les siens. Elle parle depuis un lieu qui amortit, qui protège relativement, et rend la maladie, sinon douce, du moins moins brutale que pour d'autres.

Mais ce que montre ce texte, c'est que cela ne suffit pas.

Même avec des conditions sociales favorables, la maladie ne se laisse pas adoucir.

Elle défait.

Les affects débordent. Les relations s'étiolent. L'amour hétérosexuel se fissure. La parentalité inquiète. L'argent devient une question pressante. Le corps, surtout, cesse d'être un lieu familier. Celui qu'on pensait gouverner devient étranger, parfois menaçant.

Cette désorganisation se voit réinterprétée par une opération idéologique de requalification. Les femmes atteintes de cancer, pourtant malades et vulnérables, deviennent des figures héroïques, des guerrières qui devront continuer à assumer le quotidien familial, peu importe la fatigue, peu importe la douleur, tenues de porter les autres, même épuisées.

L'anthropologue Mounia El Kotni précise que cette injonction à « se battre » concerne les traitements et le rôle social. Les femmes sont incitées à porter une perruque, à se maquiller, afin de ne pas montrer la maladie et de préserver les proches tout en continuant à assumer les responsabilités domestiques, affectives et éducatives.

En filigrane, cette figure de la « guerrière » permet aussi à l'entourage et à la société de se décharger du soin : si la malade est censée être forte, alors elle n'a pas à demander d'aide.

Pour que tout cela tienne, le cancer est présenté comme une épreuve initiatique. Un mal qui contiendrait du bien. Un « cadeau mal emballé ».

Alors un défilé d'injonctions s'impose. Il faudrait se révéler, se libérer du regard des autres, prendre soin de soi comme un devoir, sortir de sa zone de confort, se réinventer dans l'épreuve, et ainsi de suite... La vieille antienne néolibérale du sujet entrepreneur de lui-même se déploie jusque dans la maladie. Comme

si même là, il fallait encore produire quelque chose. Quitter ce qu'on était pour devenir autre. Si ces exigences n'étaient pas si éprouvantes, elles seraient presque comiques. Mais leurs effets sont trop lourds pour qu'on s'en moque.

Peut-être, dira-t-on, que cette rhétorique saturée d'héroïsation rose bonbon a quelque vertu. Qu'elle aide à tenir face à la catastrophe intime. L'hypothèse mérite d'être posée mais elle ne résiste guère à l'examen. Car ce que montrent la plupart des travaux en sciences humaines¹ et l'expérience relatée par Éléonore, c'est un déplacement de la fonction réelle de ces discours. S'il y a bénéfice, il n'est pas là où l'on l'attend. Il ne reconforte pas la malade mais il rassure l'entourage et soulage les soignants. Ces injonctions viennent organiser les relations. Elles rendent la situation plus gérable pour ceux qui accompagnent et soignent. Une économie relationnelle qui a besoin de patientes courageuses, combattantes et positives pour continuer à faire tenir des interactions sans trop de heurt.

Éléonore aurait pu s'inscrire dans cette voie. Endosser la figure attendue de la petite héroïne inspirante, ânonner les poncifs du développement personnel, convertir la catastrophe en capital et ainsi compenser les pertes de la maladie par des gains symboliques et financiers. Toute une économie morale et marchande prête à l'accueillir.

Mais Éléonore déserte. Elle ne livre pas bataille. Elle attend, elle a peur, elle dépend des décisions médicales. Elle est prise dans un dispositif qui la dépasse, qu'on appelle hôpital, et qui n'a pas toujours grand-chose d'hospitalier.

1. Pour approfondir, le podcast *Vulnérables mais pas coupables* propose des échanges avec des chercheur-euses en sciences humaines autour des injonctions adressées aux malades et de leurs effets.

Elle refuse d'endosser la figure attendue. Elle écrit contre les récits prêt-à-porter qui, sous couvert d'encouragement, culpabilisent celles qui ne s'y conforment pas. Et celles qui meurent ? Faudrait-il en conclure à un défaut de combativité ? C'est là que la rhétorique guerrière révèle sa cruauté.

Octobre rage ne console pas. Il n'élève pas. Il ne rend pas plus fort mais il retire l'obligation de l'être. Il desserre l'étau. Il déchire le voile rose, souvent avec humour. Ce rose qui lénifie et rend présentable ce qui ne l'est pas.

Alors quelque chose peut advenir.

Un espace rare. Celui où la parole peut être fragmentée, contradictoire, dissonante mais humaine. Un espace où témoigner devient une manière de résister, de donner une épaisseur politique à la maladie, en faisant apparaître les normes, les injonctions et les violences diffuses. *Octobre rage* ouvre un espace critique, sensible et drôle. D'une certaine manière, *Octobre rage* organise la riposte en refusant les récits rose bonbon qui assignent.

Il était temps.

Jonathan Grondin
Psychologue clinicien en cancérologie
et coauteur du podcast
Vulnérables mais pas coupables

INTRODUCTION

Éléonore Bridge n'est pas mon nom de baptême, mais l'anagramme de mon vrai nom : j'ai mélangé toutes les lettres, et hop !

Depuis quinze ans, je travaille comme indépendante en tant qu'autrice, photographe, cheffe de projet et conseil en communication. Je réédite aussi des livres et illustrations anciennes via ma boutique Les Vilaines Curiosités.

Maman d'un petit garçon en mode solo une semaine sur deux à Paris, j'ai 44 ans.

En 2006, je me suis fait « connaître » en ouvrant un des premiers blogs français, sans jamais arrêter de raconter ma vie en ligne depuis (aujourd'hui sur le blog Eleonore Bridge Woods). Ce livre est une compilation de ce blog, de mon journal personnel ainsi que des échanges pas toujours politiquement corrects avec mes ami·es quand j'ai été soignée pour un cancer du sein à l'été 2025.

J'ai été terrifiée, désespérée, aidée, perdue, triste, reconnaissante, accablée, soutenue, quittée, ruinée, seule. J'ai découvert

les injonctions auxquelles sont soumises les femmes jusque dans la maladie. J'étais soignée dans un hôpital où il n'y avait que des malades du cancer, j'en ai vu à des stades avancés, je ne pouvais pas m'empêcher de me projeter... J'ai vu des enfants, des bébés... J'ai été confrontée violemment à ma propre mortalité et à la terreur qui réveille la nuit.

Parfois j'y repense et je sais qu'il ne faut pas que j'enterre ça au fond de ma tête, sinon ça va revenir me mordre, alors je pleure tout ce que j'ai à pleurer, j'évacue. Ce n'est pas qu'un mythe : quand on est descendue en enfer, et qu'on en revient, ça a un coût...

Alors quitte à payer cher, je voulais en faire quelque chose, et j'ai choisi que ce quelque chose soit politique avec ce livre.

Toutes les données médicales que je mentionne dans ce livre sont à prendre avec des pincettes, je ne suis ni médecin ni oncologue, et la recherche avance à une folle allure dans ce domaine, ce que je raconte sera probablement bientôt obsolète (et c'est tant mieux). Vérifiez toujours les données médicales que vous recevez de non-professionnel·les de santé.

J'ai été suffisamment agacée par la lecture ou le visionnage de témoignages de femmes ayant été soignées pour des cancers du sein pour ne pas afficher également cette mise en garde.

Je suis privilégiée : je suis blanche, valide, j'ai fait de hautes études, j'appartiens à la classe moyenne, je ne vis pas dans un désert médical, j'ai construit une audience en ligne pendant vingt ans, j'ai une voix. J'ai le temps de prendre soin de moi, de faire du sport, les moyens de manger bio et d'absorber des dépassements d'honoraires de médecins en attendant d'être remboursée par ma mutuelle.

La majeure partie des témoignages mis en avant dans les médias généralistes sont ceux de femmes comme moi, ils ne sont pas là pour les malades, ils sont là pour rassurer les bien-portant·es terrifié·es par le cancer, à grand renfort de récits transformatifs et de vocabulaire guerrier.

Ils sont également là pour montrer qu'on peut aller mieux après et apporter de l'espoir aux malades, mais ils peuvent, en creux, devenir terriblement culpabilisants pour celles et ceux qui ne s'y reconnaissent pas. Pourtant, même avec mes privilèges, je me suis heurtée à des murs. Ça a été violent. Vraiment violent. Alors j'ai du mal à ne pas penser à ce que ça devient quand on n'a pas ces filets de sécurité.

Je tâcherai de ne rien laisser sous le tapis.

2 juin 2025 – Astuces détente

Moi : Désolée si je suis un peu laconique je me suis découvert une boule conséquente dans le sein sous la douche pendant la semaine, j'ai essayé de pas y penser mais depuis que je suis partie hier je suis en balise totale.

Gaëtan : Ah merde pourquoi tu m'en as pas parlé ?

Moi : Désolée j'ai fait l'autruche pour pas y penser sinon je serais partie en vville.

Gaëtan : C'est pas un reproche, juste tu es pas obligée de le porter toute seule.

Moi : Bah j'ai super peur.

Gaëtan : Je me doute, tu as rdv quand ?

Moi : Mercredi matin.

Gaëtan : Tu vérifies souvent tes seins ?

Moi : De temps en temps oui. Je balise là-dessus depuis 3 ans où une de mes colocs en est morte.

Gaëtan : Y a pas de raison que ça se passe mal.

Moi : J'en sais rien.

Gaëtan : Si tu as besoin de qqch tu me dis. Ton fils va te changer les idées ce soir, courage à toi.

Moi : Je sais pas trop c'est dur de m'occuper de lui quand je suis inquiète et de me retenir de pleurer.

Gaëtan : Mes astuces : jeux vidéo, CBD, livres, jdr et surtout les problèmes des autres.

Moi : ...

5 juin – La boule au ventre

C'est tellement long ces moments-là, chaque minute dure une éternité et on se sent toute petite, et vulnérable comme une enfant sans défense. Je viens de passer une mammographie et je suis là, torse nu et en jean, allongée sur la table dans cette minuscule pièce sombre à regarder l'écran d'échographie, auquel je comprends rien en attendant le radiologue.

Tout a commencé il y a quelques jours à peine. J'étais en vacances du côté de Bordeaux dans un domaine magnifique pour participer à un jeu de rôle grandeur nature avec des ami·es, et alors que tout allait pour le mieux, j'ai senti, le matin du départ, une boule dans mon sein.

J'attends, c'est long, j'essaie de ne pas m'inquiéter parce que je me souviens que la dernière fois j'avais juste un petit nodule sans danger, et j'avais attendu pareil... en imaginant que le radiologue retournait ma mammographie dans tous les sens parce qu'il avait vu un truc hautement suspect, mais là je ne me laisse pas aller à l'inquiétude parce que maintenant je sais qu'il est juste en retard.

Bien entendu, ça n'empêche pas mon passe-temps préféré de salle d'attente de médecin : je rédige mentalement mon testament et les lettres que je laisserai à mon fils. En bonne malade imaginaire, j'ai toujours fait ça.

Le médecin frappe à la porte et entre, il ne ménage pas le suspense : « Je vous rassure, votre mammographie est normale. » Je lui parle alors de la boule que j'ai au sein gauche, que j'ai sentie sous la douche deux semaines plus tôt, et pour laquelle je suis morte d'inquiétude, tant et si bien que j'ai pris directement rendez-vous dans son centre de radiologie sans passer par la case gynéco.

Vu que rien n'apparaît à la mammographie, il me propose de réaliser une échographie dans la foulée. Il m'enduit les seins de cet horrible liquide froid et visqueux et commence son examen. Je scrute son visage, et le vois plisser des yeux en penchant la tête avec un air interrogateur. Il confirme la présence d'un nodule d'apparence a priori normale mais dont les contours sont « discrètement irréguliers ».

Puis il repart en exploration, et tourne autour de cette petite boule, il me dit que c'est probablement pas grave, qu'on pourrait attendre six mois pour voir comment cela évolue, mais qu'au vu de mon niveau d'inquiétude, une biopsie est souhaitable. Quand je lui demande ce que ça peut être, il prend une inspiration et me répond « ça peut être un cancer ».

À partir de là, je n'écoute plus trop, je n'entends plus que cette phrase qui résonne dans ma tête. Des images ultra-dramatiques envahissent mon esprit. La biopsie est programmée pour la semaine suivante faute de place avant. Ensuite, il faudra compter huit à dix jours pour avoir les résultats, soit deux grosses semaines de stress à venir.

J'ai peur. Ma boule au sein est devenue une énorme boule au ventre et elle occupe toute la place dans ma tête.

J'envoie des messages à ma sœur et aux quelques ami·es à qui j'avais parlé de l'examen : Angèle, Lison, Matteo, Émile, Oscar, Garance, Alain, Lauriane et Nigel. En retour, je reçois des mots rassurants, des blagues, des propositions d'apéros pour le soir même.

Certain·es me disent qu'iels ne savent pas quoi dire, et je leur réponds que c'est pas grave, que moi non plus je sais jamais quoi dire quand quelqu'un va très mal, que tout sonne creux parce qu'au fond y a pas grand-chose à dire : y a juste à être là.

Cette semaine, mon fils est chez son père, je n'ai que de moi à m'occuper et ça tombe à pic.

Le hasard faisant bien les choses, j'ai une séance de psy quelques heures après l'examen. J'y vide pas mal mon sac, mais on écourte la séance parce que je me suis blindée, impossible de m'atteindre au cœur, première séance où je verse pas une larme.

Je me suis un peu fermée à mes émotions, je suis sans filtre. Puis je m'engueule violemment avec Gaëtan, mon copain, qui n'a pas pris de mes nouvelles depuis deux jours après m'avoir conseillé de me détendre en lisant un livre et qui a ramené sa fraise à 13 heures sur Messenger avec un p'tit « coucou ça va ? », tranquillou bilou. Passer mes nerfs sur son comportement de gamin m'aide bizarrement à ne pas voir tout en noir.

Moi qui aime me faire des films dramatiques, je sais que je peux pas me laisser aller à la peur cette fois-ci, sinon, je vais m'écrouler.

Je me garde bien d'aller sur Google : si la grossesse m'a appris quelque chose, c'est de ne surtout plus jamais chercher ses symptômes en ligne et de poser des questions à des professionnel·les si besoin.

Enfin, je me dis très fort : « Allez, c'est rien ! »

11 juin – Biopsie

Moi : P'tain le mec a tellement galéré à retrouver le nodule dans ma gigantesque paire de loches. Et le bruit du ressort qui claque dans mon sein va me hanter pour l'éternité. Je recommande pas l'expérience, je mets une étoile.

Oscar : Calme toi J Lo.

Moi : J'ai des nibards minuscules, si j'ai un truc je pète un câble, heureusement que j'ai allaité sinon utilité 2/20.

Oscar : On peut tout connaître de ce petit peuple en deux années à peine, pourtant 20 ans plus tard ils continuent de nous surprendre.

Moi : Là j'ai encore le nichon anesthésié mais je sens qu'au réveil il va me le faire payer.

Oscar : Y a quoi de plus triste qu'un nichon anesthésié ?

Garance : 3 nichons anesthésiés « sort ses loches de Total recall ».

Moi : Bon ciao je vais retrouver Lauriane boire un thé.

20 juin – L'attente

Moi : J'en peux plus d'attendre les résultats, et mon sein gauche, c'est une aquarelle... Je les retiens avec leur prescription de granules d'arnica avant de te faire 4 carottes dans le sein ! BIEN SÛR que t'as un hématome géant après. Au moins, 10 jours après, j'ai plus mal.

Oscar : Je quitte la conv 1/2h et ça parle de sein, j'ai encore tout raté.

Moi : T'as rien loupé, juste mon nichon atomisé et moi qui attends que le labo daigne envoyer les résultats à mon gynéco. Je fais l'interface entre les secrétaires médicales, je vais péter un câble, on est vendredi je sens qu'ils vont prolonger mon supplice de 3 jours.

23 juin – La terreur

Journal personnel

J'étais tellement stoïque quand le gynéco m'a annoncé ce que j'avais. J'étais le dernier rendez-vous, y avait plus personne dans la salle d'attente, ça sentait mauvais. Il a cherché mes résultats pendant deux minutes qui m'ont semblé une éternité. Puis il m'a annoncé que j'avais une lésion maligne, il n'a dit ni tumeur ni cancer.

Au début, je comprenais pas bien, il avait l'air super mal à l'aise. En plus, il faisait chaud, il transpirait. Je le regardais écrire avec ce stylo trop petit pour ses énormes doigts. C'est bizarre, c'est le détail dont je me souviens le plus. Il me dit qu'il faut prendre rendez-vous immédiatement à l'hôpital pour voir si les cellules cancéreuses ne sont pas allées se balader ailleurs dans mon corps. Il précise que les cellules cancéreuses sont fortement hormonodépendantes et que le Ki67² est à 10 % et que c'est une très bonne nouvelle.

Je n'ai aucune idée de ce que c'est mais je prends le peu de « bon » qu'il y a à prendre. En sortant du cabinet, je suis sonnée, avec mille questions qui se bousculent dans ma tête : dois-je avoir peur de mourir ? De perdre mon sein ? De la chimio ? De ne plus avoir de revenus ? D'annoncer ça à mon bout de chou ? Y a plus aucune hiérarchie entre ma trouille de pleurer devant mon fils, de changer d'aspect ou de perdre la vie.

Je suis terrifiée.

2. Le Ki67 est un marqueur de prolifération cellulaire. Plus le Ki67 est élevé, plus les cellules tumorales prolifèrent.

24 juin – L'annonce

J'ai pleuré en appelant mes proches, à chaque fois, c'est au moment où les gens décrochent et où je cherche mes mots que ma voix s'étrangle.

Au téléphone, ma sœur semble sonnée comme moi, mon père dépassé, mon ex-mari Giovanni, pharmacien en hôpital (avec qui je suis restée dix ans), rassurant.

Robin, mon ex-compagnon et père de mon fils, pousse un cri en entendant le mot « tumeur ».

Garance qui a accompagné son ex deux ans pendant son cancer m'appelle pour me rassurer sans minimiser ma terreur.

Mon ami Alain me propose de me rejoindre pour qu'on aille boire un verre, mais rien ne me tranquillise, même si ça fait du bien de se sentir entourée, je préfère rentrer pleurer un bon coup chez moi, en hurlant à l'injustice.

Jeune quadra, je n'ai jamais fumé, je ne me suis jamais droguée, je bois occasionnellement, je fais du sport, je mange bio, il n'y a aucun antécédent de cancer du sein dans ma famille, et j'ai allaité durant trois ans (à l'époque, on m'a rebattu les oreilles que cela protégeait du cancer du sein)... J'ai tout fait comme il fallait, bordel ! Je savais bien que ça me servirait à rien *in fine* d'être la première de la classe, putain.

Je pleure en remplissant mon dossier sur le site de l'Institut Gustave Roussy (IGR) où le gynéco m'a conseillé de me faire suivre. Giovanni m'a confirmé que je ne trouverais pas mieux, pour y avoir travaillé plusieurs années en oncologie. C'est le premier centre français et européen de lutte contre le cancer situé en petite couronne, à Villejuif.

Seule à la maison, j'ai des flashes des images du prince Harry à l'enterrement de Diana, la lettre où est écrit « Mummy » sur son cercueil, et j'imagine mon fils de 6 ans au mien dans un petit costume noir, un dessin entre les mains. Des bouffées d'angoisse horribles m'envahissent... La nuit est un véritable supplice avec un réveil toutes les heures.

Tout est plus noir la nuit, et comme mon timing est impeccable, séparée depuis huit mois de Robin, me voilà qui vis seule pour la première fois de ma vie en 23 ans et qui déclare un cancer.

Gé-nial !

Le matin est une forme de libération, à partir de 6 h 30, j'attends l'ouverture deux heures plus tard du secrétariat de Gustave Roussy pour vérifier qu'ils ont bien reçu mon dossier.

Rester dans l'action, je sais que ça tue mon anxiété.

J'envoie un message à mon amie Garance qui vit à Lille et qui a proposé de me rejoindre pour passer la soirée avec moi (puisque mon mec qui vit à Rouen a piscine), et je lui dis de rabouler sa fraise. Tous mes proches demandent de mes nouvelles, je passe du temps au téléphone, je m'occupe.

Jusqu'à la fin d'après-midi, où je rejoins mon fils pour sa fête de l'école, ça me fait trop plaisir de le voir chanter avec ses copains, et en même temps, quand je le regarde, j'ai tellement peur pour lui, qu'il ait à grandir sans sa maman. J'ai les larmes aux yeux devant son spectacle, c'est hyper-dur, bordel !

J'arrive à bloquer mes angoisses pendant la fête, son père est adorable avec moi, il me fait même un câlin alors que les choses sont compliquées entre nous depuis qu'on s'est séparés. Ça me fait chaud au cœur.

Nous discutons de l'organisation avec notre petit chou, car si je me sens pas fiable, j'ai tout de même envie de voir mon fils, il me propose qu'on fasse à la carte selon comment je me sens, ce qui me soulage énormément.

Ma vie va pas mal changer, c'est une certitude. J'arrête pas de me dire, d'ailleurs, que j'ai à la fois envie d'être traitée normalement et qu'on prenne soin de moi.

J'ai peur de l'annoncer aussi, et de voir la pitié dans les yeux des gens, de devoir être forte ou forcée d'en rire parce que je sais que plein de gens ne savent pas quoi dire, se sentent bêtes et inutiles ou n'ont pas envie de penser à la maladie.

Ma sœur m'accompagne toute la journée par message ou au téléphone dès qu'elle peut, cela m'aide à garder le cap quand j'ai des moments d'angoisse terribles.

Enfin, Garance me remonte grave le moral quand elle arrive à Paris.

Putain mais vive les amies !

25 juin – « Bonne nouvelle »

Moi : Hey ! J'ai vu une cancérologue aujourd'hui et j'ai toutes les chances d'avoir un petit cancer nul de stade 1.

Oscar : Aucun effort, encore un truc de mauvaise qualité qu'on va enlever en 2 mois.

Moi : J'aurais peut-être pas à passer en amazonie, et probablement pas de chimio.

Oscar : Ça vaut pas un bon cancer de la prostate.

Moi : J'ai modélisé ma tumeur en pâte à modeler, elle fait la taille d'un grain de riz, on dirait une crotte de nez violette, je l'ai appelée Marine.

Oscar : Ça va faire tout drôle quand on va t'en débarrasser.

Moi : Je suis deg quand même dans ma famille elles ont toutes des gros eins et pas de cancer, j'ai tout perdu à la loterie.

Oscar : « Toujours à faire son intéressante, j'en peux plus de cette gamine. »

Moi : Toute ton adolescence, on t'appellera « plate-forme » et à 40 ans t'auras un cancer. Merci la bonne fée.

Oscar : Au moins t'as pas de problèmes de dos.

Moi : Fais pas le malin, palpe-toi, 1 % des cancers du sein, c'est les hommes.